



*fig. 2 : Ruines de la façade sud-ouest du sanctuaire urukéen du Bīt Rēš
(d'après LOFTUS 1857 : 174).*

INTRODUCTION

En 1857, date de l'annonce officielle du déchiffrement de l'écriture cunéiforme, paraissait le compte-rendu d'une série d'expéditions scientifiques menées par William Kennett Loftus dans la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate. L'auteur y décrivait les premières tablettes cunéiformes mises au jour entre 1849 et 1852 sur le site de l'antique ville d'Uruk :

« Le détail le plus frappant à leur sujet est que l'on y reconnaît des noms grecs inscrits en caractères babyloniens au-dessous de nombreux sceaux, ainsi que les dates de plusieurs années des règnes de Séleucos et Antiochos le Grand dans l'intitulé des actes. »¹

Cette découverte venait bouleverser l'opinion des spécialistes concernant l'usage de l'écriture cunéiforme, dont la disparition avait jusqu'alors été mise en relation avec la chute de l'empire achéménide². Elle ouvrait par la même occasion la perspective de nouvelles trouvailles épigraphiques, qui viendraient compléter le témoignage des sources classiques, conférant ainsi ses lettres de noblesse à une discipline assyriologique encore toute jeune :

« Il pourrait s'avérer qu'une époque si prolifique en grands événements a eu ses historiens babyloniens aussi bien que ses historiens grecs. Quelles précieuses informations ne pourrait-on pas tirer d'un monument cunéiforme commémorant les campagnes d'Alexandre ou d'un acte cunéiforme accompagné de son équivalent en grec, qui feraient taire les doutes prédominants concernant la véritable interprétation des caractères en pointe de flèche ! »³

1 LOFTUS 1857 : 232 (traduction de l'auteur). Certaines de ces tablettes furent publiées vingt ans plus tard par J. Oppert et J. Ménant (1877).

2 Cf. LAYARD 1849, vol. 1 : 12.

3 LOFTUS 1857 : 233 (traduction de l'auteur).

W. Loftus, qui mourut l'année suivante, n'eut pas la satisfaction de voir ses espoirs se réaliser. Néanmoins, les fouilles britanniques entreprises sur le site de l'ancienne Babylone dans les années 1870 et 1880 confirmèrent la validité des hypothèses formulées par le fouilleur d'Uruk par la mise au jour de nombreux textes cunéiformes d'époque hellénistique et parthe, parmi lesquels figuraient des chroniques historiques et des textes suméro-akkadiens inscrits en alphabet grec⁴.

Une présence hellénique déjà ancienne

Les progrès de la recherche depuis un siècle et demi ont du reste permis de montrer que les contacts entre les mondes égéen et mésopotamien étaient bien antérieurs au règne d'Alexandre⁵. Les premières traces écrites de ces contacts remontent en effet au VIII^e s. av. J.-C., dans le contexte de l'expansion assyrienne en Anatolie orientale et au Levant⁶. Dès le règne du roi Tiglath-Phalasar III (745–727), les sources assyriennes font ainsi mention de raids menés sur les côtes phéniciennes par des populations appelées *iamanāya*, terme que l'on traduit généralement par « Ioniens »⁷. Des affrontements directs entre l'armée assyrienne et des contingents *iamanāya* semblent même avoir eu lieu en Cilicie, sous les règnes de Sargon II en 715 et de Sennachérib en 696⁸.

C'est sans doute dans le cadre de tels conflits que les premières communautés d'*Iamanāya* furent installées en Mésopotamie par les souverains néo-assyriens, qui pratiquaient une politique de déportation systématique des populations vaincues⁹. Le savoir-faire de certains de ces déportés semble d'ailleurs avoir été

4 Pour les chroniques historiques, voir FINKEL / VAN DER SPEK à paraître. Le corpus des textes sumériens et akkadiens inscrits en alphabet grec, connu sous le nom générique de *Graeco-Babyloniaca*, a pour sa part été republié par M. Geller (1997 : 68–95).

5 Sur ces questions, voir récemment GRASLIN-THOMÉ 2012 et MONERIE 2012b.

6 Vers 707, les troupes assyriennes de Sargon II firent même une incursion sur l'île de Chypre (cf. RADNER 2010), dont les souverains livrèrent tribut à Assarhaddon en 673 et à Aššurbanipal en 667.

7 Il convient toutefois de remarquer qu'à l'époque néo-assyrienne, l'ethnonyme *iamanāya* (ou *iamnāya*) est utilisé dans un sens très vague pour désigner des populations venues « du milieu de la mer ». Malgré sa parenté avec le grec **ἰώνες*, la réalité recouverte à cette époque par le terme demeure donc bien différente de l'acception moderne de « ionien ». Ce n'est qu'au cours du VI^e s. av. J.-C. que la signification du terme semble s'être affinée pour désigner les populations originaires du bassin égéen. Cette ambiguïté vient évidemment compliquer l'interprétation des sources cunéiformes, qui ne présentent aucun terme désignant spécifiquement les populations de culture grecque (cf. BRINKMAN 1989 ; JOANNÈS 1997 ; ROLLINGER 1997, 2001, 2004 et 2007).

8 Sur ces deux épisodes, voir notamment LANFRANCHI 2000, qui propose d'inscrire la campagne de 715 contre les « pirates » *iamanāya* mentionnée par les inscriptions de Sargon II dans le contexte de l'opposition militaire du roi Midas de Phrygie (appelé Mita de Muški dans les sources cunéiformes) à l'expansionnisme assyrien. Contre l'hypothèse de la participation de troupes grecques à la révolte cilicienne de 696, voir CASABONNE 2004 : 85.

9 Sur cette politique et ses implications, voir ODED 1979.

apprécié des Assyriens, qui ne manquaient pas de mettre à profit les compétences de leurs captifs¹⁰. Cette situation demeura peu ou prou inchangée à l'époque néo-babylonienne (625–539), durant laquelle les souverains continuèrent à intervenir à la périphérie orientale du monde grec¹¹ et à déporter des communautés d'*Iamanāya*, dont les artisans spécialisés étaient assignés aux chantiers royaux de Babylone¹².

En 539, la conquête perse intégra la région à un empire en contact direct avec le monde grec, et qui comprenait lui-même des territoires hellénisés. Cet élargissement de l'horizon mésopotamien semble avoir provoqué un accroissement de la présence grecque en Babylonie, accompagné d'une diversification de l'origine des migrants : aux communautés déportées dans la région par les Perses¹³ venaient ainsi s'ajouter des populations tributaires venues de la frange égéenne de l'empire, ainsi que des Grecs librement engagés au service du Grand Roi. Parallèlement, les occupations de ces résidents helléniques semblent s'être diversifiées. En effet, si l'emploi d'artisans *iamanāya* est toujours attesté sur les chantiers royaux¹⁴, on

- 10 Une inscription retrouvée sur un taureau monumental de Ninive précise ainsi que la flotte utilisée en 694 par Sennachérib pour sa campagne contre la Chaldée fut bâtie en Assyrie par des déportés venus du pays de Ḫatti (*i.e.* de la Syrie) et manœuvrée par des marins tyriens, sidoniens et *iamanāya* (*RINAP* 3/2 txt. 46, ll. 56–62). Il est possible que ces derniers aient été déportés en Mésopotamie à l'issue de la révolte cilicienne de 696 (cf. LANFRANCHI 2000 : 28–29 et MONERIE 2012b : 351–352).
- 11 L'intervention militaire des rois néo-babyloniens en Anatolie est notamment attestée par deux chroniques cunéiformes, qui mentionnent une campagne de Nériglissar contre le royaume de Pirindu (Cilicie Trachée) en 557–556 (*ABC* 6), suivie d'une campagne en Cilicie Plane menée par son successeur Nabonide deux ans plus tard (*ABC* 7, i. 7–8). Ajoutons qu'un passage d'Hérodote (I, 73) fait état du rôle diplomatique joué par le roi de Babylone dans la conclusion d'une alliance entre Alyatte de Lydie et le Mède Cyaxare en 585.
- 12 Voir p. ex. les listes de rations mises au jour dans le Palais Sud de Babylone, qui documentent la distribution d'huile de sésame à des dépendants du Palais sous le règne de Nabuchodonosor II (605–562). Plusieurs dizaines de travailleurs *iamanāya* sont mentionnés dans ces listes : beaucoup d'entre eux sont des artisans du bois, certains travaillant même comme charpentiers de marine dans les chantiers royaux de la ville. Ces textes ont été partiellement publiés par WEIDNER 1939.
- 13 Hérodote (VI, 20) mentionne ainsi le cas des Milésiens installés à Ampè, sur le Tigre, après la prise de leur ville en 494 et Diodore (XVII, 110, 4), celui des Béotiens déportés en Chalônitide, sur le piémont babylonien du Zagros, pour s'être opposés à Xerxès lors de la Seconde Guerre Médique. Pour les attestations d'*Iamanāya* dans les sources babyloniennes d'époque achéménide, voir ROLLINGER / HENKELMAN 2009 : 343–347. Sur l'évolution culturelle de ces communautés déportées, voir MONERIE 2012b : 356–358.
- 14 Une inscription du règne de Darius I^{er} (521–486) relatant la construction du palais de Suse mentionne ainsi le flottage de cèdres du Liban depuis Babylone jusqu'au chantier de construction par des Cariens et des *Iamanāya* : « Le bois de cèdre qui a été travaillé ici a été apporté d'une montagne du nom de Liban. Les gens de Transeuphratène l'ont apporté jusqu'à Babylone. De Babylone, les Cariens et les *Iamanāya* l'ont apporté jusqu'à Suse. » (*DSf*, ll. 21–24, traduction LECOQ 1997 légèrement modifiée). La même inscription atteste l'emploi de tailleurs de pierre *iamanāya* et lydiens sur le chantier susien (*ibid.*, § 12). Le statut exact de cette main d'œuvre demeure difficile à déterminer.

constate également à cette époque un accroissement significatif de la présence de soldats originaires du monde grec dans la région¹⁵. Ce recours à des troupes helléniques pouvait prendre diverses formes, à commencer par le recrutement de mercenaires. Le cas des dix-mille hoplites grecs engagés en 401 dans l'armée du prétendant Cyrus le Jeune, qui pénétrèrent jusqu'aux portes de la Babylonie avant d'affronter les troupes royales d'Artaxerxès II à Cunaxa, en est un bon exemple¹⁶. Par ailleurs, le Grand Roi pouvait compter sur des troupes régulières venues de la frange hellénisée de l'empire. L'entretien de ces soldats prenait en Babylonie une forme particulière à travers le système du *ḫaṭru*, par lequel l'administration royale distribuait des lots de terre à des tenanciers qui devaient fournir en échange un service civil ou militaire (*ilku*) à la Couronne. Ces tenures, appelées « domaines d'arc » (*bīt qašti*), « de cheval » (*bīt sisī*) ou « de char » (*bīt narkabti*) en fonction de leur taille et de l'importance du service à fournir, étaient groupées en districts administratifs et fiscaux (*ḫaṭru*) qui rassemblaient les tenanciers selon des critères ethniques ou professionnels¹⁷. Les sources cunéiformes attestent ainsi l'existence d'un « *ḫaṭru* des Cariens », où des troupes originaires de cette région pourraient avoir été installées dès la fin du VI^e s. av. J.-C.¹⁸

- 15 Nous possédons certes quelques exemples de soldats grecs recrutés dans les armées assyrienne et babylonienne, à l'image de cet Antikritos mentionné par une lettre néo-assyrienne, qui occupait vraisemblablement un poste militaire en Transtigrine (*SAA* 16 136, cf. ROLLINGER / KORENJAK 2001) ou d'Antiménidas de Mytilène, frère du poète Alcée, qui s'enrôla comme mercenaire dans l'armée babylonienne pour la campagne de Nabuchodonosor II contre Ascalon en 604 (cf. RAAFLAUB 2004 : 208). Ces attestations précoces demeurent toutefois exceptionnelles et sans commune mesure avec les données d'époque perse.
- 16 Cette campagne est décrite en détail par Xénophon dans le premier livre de son *Anabase*. Sur la portion mésopotamienne de cette expédition (*Anab.*, I, 7–10), voir JOANNÈS 1995. Sur la question du mercenariat hellénique dans les armées achéménides et les problèmes d'interprétation qu'elle soulève, voir BRIANT 1996 : 803–820.
- 17 Il existait également des « domaines de cheval » et des « domaines de char ». Sur ce système, dont les origines remontent à l'époque néo-babylonienne, voir notamment STOLPER 1985 : 70–103 et JURSA 2010 : 247–251.
- 18 Une petite archive cunéiforme documente la présence de Cariens occupant des domaines d'arc dans la région de Nippur dès le règne de Cambyse (529–522) (cf. JURSA 2005 : 113). La plupart des textes de cette archive ont d'ailleurs été rédigés dans une localité appelée la « ville des Cariens » (*ālu ša Bannēšāyī*), toponyme que l'on peut rapprocher des « villages dits des Cariens » (αἱ ὀνομαζόμεναι Καρῶν κώμαι) mentionnés par Diodore de Sicile, où campa l'armée d'Alexandre en 324 (XVII, 110, 3) et dans lesquels Eumène fit hiverner ses troupes en 318–317 (XIX, 12, 1). Bien que le système du *ḫaṭru* ne semble pas avoir été limité à l'installation de soldats professionnels (les tenanciers qui ne souhaitaient pas servir personnellement dans l'armée pouvaient s'acquitter de l'*ilku* en payant une somme d'argent équivalente à l'entretien d'un soldat), la réputation d'excellence militaire dont jouissaient les Cariens dans le monde antique laisse, dans ce cas précis, peu de doute sur la finalité de leur installation. L'attestation de ce même *ḫaṭru* dans l'archive cunéiforme des Murašû, qui date de la seconde moitié du V^e s. av. J.-C. (cf. STOLPER 1985 : 73), et la mention chez Arrien de Cariens « déplacés » (ἀνάσπαστοι) combattant aux côtés du contingent babylonien à Gaugamèles en 331 (*Anab.*, III, 8, 5) attestent la pérennité de l'institution. Sur l'installation de Cariens venus d'Égypte à Borsippa sous le règne de Cambyse, voir WAERZEGGERS 2006.

Ajoutons pour finir que la mise en contact de l'espace achéménide et du monde égéen suscita également l'émergence d'une diaspora hellénique à la Cour perse, où médecins officiels et dirigeants en exil étaient amenés à effectuer des séjours qui pouvaient durer plusieurs années¹⁹.

Cet élargissement de l'horizon mésopotamien à l'époque achéménide ne se traduit d'ailleurs pas uniquement par un afflux d'hommes sur le territoire. La mise en place de nouveaux courants commerciaux contribua en effet à l'émergence de contacts ténus mais indubitables avec le monde hellénique, qu'illustrent notamment l'influence de l'iconographie grecque sur la glyptique mésopotamienne²⁰, l'apparition de pièces de monnaie venues du bassin égéen dans les trésors de Babylonie²¹ ou encore la mise au jour de tessons de céramique attique d'époque classique sur le site de Babylone²².

Lorsque les soldats d'Alexandre entrèrent dans Babylone à l'automne 331, ils n'étaient donc pas, loin s'en faut, les premiers Grecs à pénétrer dans la région. La conquête macédonienne instaura néanmoins une rupture radicale dans l'histoire des contacts entre les mondes grec et mésopotamien : la région se trouva en effet alors pour la première fois de son histoire directement soumise à une autorité hellénique, qui apportait avec elle sa culture, ses mœurs et sa langue.

La Babylonie hellénistique et parthe : aperçu d'histoire politique²³

Le premier séjour d'Alexandre en Babylonie fut relativement bref. Dès le mois de novembre 331, le conquérant partit en effet vers l'est, confiant la région aux soins du transfuge perse Mazaios, puis du trésorier Harpale après 328. Rentré de sa campagne indienne en 324, le roi séjourna d'abord dans les anciennes capitales

19 Sur ces questions, voir notamment BRIANT 1996 : 359–362 et BROSIUS 2011. Les médecins les plus célèbres sont Démokédès de Crotone, qui servit sous Darius I^{er} (cf. Hérodote, III, 129–132) et Ctésias de Cnide, qui fut médecin de la famille royale achéménide entre 415 et 398 (cf. Xénophon, *Anab.*, I, 8, 27). Sur ces médecins de cour, voir BRIANT 1996 : 276–278 et LENFANT 2004 : ix–x. Concernant les hommes d'État en exil, on connaît par exemple le cas du roi spartiate Démarate, réfugié vers 491 auprès de Darius I^{er} après avoir été destitué de son trône (Hérodote, VI, 61–70) ou encore celui du stratège athénien Thémistocle, qui résida à la cour perse dans les années 460 av. J.-C., après son ostracisme (Thucydide, I, 137 ; Plutarque, *Thém.*, 27–29).

20 JAKOB-ROST / FREYDANK 1972 ; BREGSTEIN 1993 ; COLLON 1996.

21 Voir par exemple le trésor découvert à Babylone par H. Rassam (READE 1986). Sur le statut de ces monnayages en Mésopotamie, voir GRASLIN-THOMÉ / MONERIE 2012.

22 Cf. WETZEL / SCHMIDT / MALLWITZ 1957 : 51–58.

23 L'histoire de la Haute-Mésopotamie, où l'écriture cunéiforme n'était plus employée depuis plusieurs siècles, demeure mal connue pour cette période. Seule la Babylonie, qui couvrait la partie basse de la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate, est documentée en détail par nos sources. Pour une présentation détaillée de l'histoire politique de cette région durant le dernier tiers du I^{er} millénaire av. J.-C., voir BOIY 2004 : 99–192 et VAN DER SPEK 2010.

achéménides de Suse et d'Ecbatane, avant de revenir à Babylone, où il mourut le 11 juin 323²⁴.

Durant les semaines qui suivirent le décès d'Alexandre, des dissensions se firent jour au sein de l'armée macédonienne concernant la succession royale, qui créèrent des troubles dans le nord de la Babylonie²⁵. La conciliation orchestrée par Perdicas permit la conclusion d'un accord sur la succession, qui fut bientôt suivi d'un nouveau partage des satrapies de l'empire. L'équilibre politique demeurerait néanmoins précaire, et de nouveaux conflits éclatèrent dans la région dès 322, dans le contexte de la révolte de Perdicas²⁶. Après la mort de ce dernier en 320, les Diadoques réunis à Triparadeisos confièrent la Babylonie à Séleucos. Celui-ci fut toutefois contraint de quitter la région en 316 sous la pression d'Antigone le Borgne, pour se réfugier en Égypte²⁷. Séleucos ne put reprendre le contrôle de sa satrapie que cinq ans plus tard, au prix d'une guerre qui s'avéra désastreuse pour la Babylonie (311–309)²⁸.

Redevenu maître de la plaine mésopotamienne, Séleucos prit le titre royal en 305, faisant débiter le comput de ses années de règne en 311, date de son retour à Babylone. La fondation, la même année, de la nouvelle capitale Séleucie-du-Tigre inscrivait la région au cœur du nouvel empire séleucide²⁹. L'extension géographique du royaume consécutive à la bataille d'Ipsos (301) modifia quelque peu l'équilibre territorial séleucide, mais le rôle dévolu à la Babylonie au sein de l'édifice impérial ne fut pas remis en cause, et à partir de 294, le futur Antiochos I^{er} s'installa à Babylone, d'où il organisa l'administration des territoires orientaux de l'empire durant plusieurs années³⁰.

Les premiers souverains séleucides menèrent en Babylonie une politique favorable aux temples locaux et à leur notabilité : plusieurs sanctuaires du nord de

24 La date exacte de la mort d'Alexandre est précisée par le texte *AD* 1 -322 B, f. 8' (cf. DEPUYDT 1997).

25 Quinte-Curce (X, 8, 11–12) précise en effet que Perdicas fit patrouiller la cavalerie macédonienne dans les environs de Babylone afin d'en bloquer l'approvisionnement, ce qui provoqua une disette dans la ville. Sur cet épisode, voir BRIANT 1973 : 240–255.

26 Si l'on en croit un fragment d'Arrien (*Hist. Succ.*, F 24, 3–5), Perdicas, en guerre contre les Diadoques coalisés, nomma l'un de ses hommes de confiance, Dokimos, à la tête de la satrapie de Babylonie. Le satrape Archôn, qui avait été nommé dans le cadre des accords de Babylone, refusa de céder sa place, et Dokimos prit les armes pour s'en saisir par la force.

27 Sur le gouvernement de Séleucos en Babylonie entre 320 et 316, voir CAPDETREY 2007b.

28 Le déroulement de ce conflit est décrit en détail au revers de la *Chronique des Diadoques* (BCHP 3).

29 Sur Séleucie-du-Tigre, voir récemment COHEN 2013 : 157–173. Sur la dimension symbolique de cette fondation, CAPDETREY 2007 : 52–59.

30 La présence d'Antiochos à Babylone durant cette période est notamment attestée par plusieurs documents cunéiformes, tels que la *Chronique d'Antiochos et Sin* (BCHP 5), la *Chronique des Ruines de l'Esagil* (BCHP 6) et la *Chronique d'Antiochos et de l'Inde* (BCHP 7).

la région furent ainsi restaurés sous le règne d'Antiochos I^{er} (281–261)³¹, les instances dirigeantes des sanctuaires reçurent de nouvelles compétences administratives et judiciaires³², et plusieurs villes de la région se virent confier des terres prises sur le domaine royal³³. De nouveaux troubles éclatèrent néanmoins au cours de la seconde moitié du III^e s. av. J.-C., dans le cadre de la troisième guerre syrienne (246–241)³⁴, de la guerre fratricide entre Séleucos II et Antiochos Hiérax (239[?]–227)³⁵ et de la révolte de l'usurpateur Molon (222–220)³⁶.

Malgré des débuts difficiles, le règne d'Antiochos III (222–187) semble avoir marqué un nouveau retour à la paix dans la région, qui tira peut-être des profits économiques de la grande expédition du roi dans les Hautes Satrapies et dans le Golfe (212–205). La fin du règne d'Antiochos III fut toutefois entachée par l'échec de la guerre contre Rome, qui laissa l'empire affaibli. Cette situation conduisit ses successeurs à repenser l'organisation du royaume, et les règnes de Séleucos IV (187–175) et d'Antiochos IV (175–164) furent marqués par d'importantes réformes politiques et administratives en Babylonie³⁷.

La crise dynastique ouverte par la mort d'Antiochos IV marqua toutefois un retour à l'instabilité. Aux luttes autour de la personne du jeune Antiochos V (163), succédèrent ainsi les usurpations de Timarchos (161–160), d'Alexandre Balas (150–145) et de Diodotos Tryphon (141–138), qui contribuèrent à désorganiser durablement la région. Les puissances voisines de la Babylonie tirèrent profit de cette situation, à commencer par le royaume d'Élymaïde, dont les raids menacèrent continuellement la Babylonie centrale durant le troisième quart du II^e s., et le jeune royaume de Characène, dont le roi Hyspaosinès occupa même brièvement Babylone en 128–127³⁸. Mais ce sont surtout les Parthes qui tirèrent le plus grand profit de ces troubles en s'emparant de la plaine mésopotamienne en 141. Deux campagnes militaires menées par Démétrios II en 138 et Antiochos VII en 130–129 compromirent un temps cette conquête mais les Arsacides firent définitivement basculer la région sous leur domination en battant Antiochos VII en 129, Hyspaosinès en 127 et les troupes élyméennes en 124.

31 La politique d'évergétisme à l'égard des sanctuaires suméro-akkadiens est surtout documentée par le célèbre *Cylindre d'Antiochos* (SR66), qui commémore la restauration des sanctuaires de l'Ezida de Borsippa et de l'Esagil de Babylone en 268 (cf. KUHRT / SHERWIN-WHITE 1991).

32 CLANCIER 2012 : 304–315 ; MONERIE 2012 : 330–343 ; CLANCIER / MONERIE 2014.

33 Sur ces donations, voir notamment MONERIE 2013 : 218–233.

34 La région fut en effet envahie par les armées lagides en 246–245. Sur cet épisode, que la *Chronique de l'invasion de Ptolémée III* (BCHP 11) décrit en détail, voir CLANCIER 2012b.

35 Les journaux astronomiques enregistrent plusieurs épisodes de troubles à Babylone au cours des années 230 av. J.-C. (*AD 2 -237*, f. 12[']–13['] ; *AD 2 -234*, f. 12–13), qui pourraient s'inscrire dans le cadre de ce conflit.

36 Sur cette révolte décrite en détail par Polybe (V, 41–57), dont la réduction fut marquée par des combats dans la région de Séleucie-du-Tigre, voir notamment PÉDECH 1958 : 67–73.

37 Sur ces réformes voir notamment CLANCIER 2012 : 315–324 ; MONERIE 2012 : 343–349 ; CLANCIER / MONERIE 2014 ; CLANCIER à paraître.

38 Sur les débuts du royaume de Characène, voir SCHUOL 2000 : 291–300.

Cette stabilisation de la domination parthe en Babylonie ne mit toutefois pas fin aux troubles. Durant toute la fin du II^e s. et le début du I^{er} s. av. J.-C., la région fut en effet continuellement victime de raids menés par des populations nomades³⁹, de troubles civils et d'usurpations. La disparition des sources cunéiformes historiques à partir de 61 av. J.-C. obscurcit notre connaissance de l'histoire de la Babylonie après cette date⁴⁰. Il semble toutefois que l'instabilité ait perduré quelques années, au moins jusqu'au règne d'Orodès II (54–38), dont l'avènement fut marqué par le siège de la ville de Babylone, conquise sur son frère Mithridate III vers 58–55⁴¹.

Sources et problèmes d'interprétation

Durant les quatre siècles qui séparent le journal astronomique mentionnant la bataille de Gaugamèles du « dernier clou » cunéiforme⁴², les sources babyloniennes apportent donc de précieuses informations sur l'histoire de la Basse-Mésopotamie. La richesse de ce corpus documentaire demeure toutefois relative, dans la mesure où le système d'écriture cunéiforme akkadien n'était alors plus utilisé que par les lettrés des sanctuaires traditionnels, qui l'employaient eux-mêmes exclusivement pour des usages spécifiques.

L'araméen et grec, qui étaient les systèmes d'écriture les plus répandus dans la région, étaient pour leur part essentiellement employés sur des supports périssables comme la peau, le papyrus ou la tablette de cire, qui avaient le triple avantage de mieux convenir aux écritures tracées⁴³, d'être moins fragiles que la tablette d'argile⁴⁴, et d'être plus faciles à modifier en cas de besoin. L'humidité du

39 Ces populations, que les journaux astronomiques désignent comme « Arabes » (^{lu}*ar-ba-a-a*), et qui venaient vraisemblablement de la région du Moyen-Euphrate (cf. CLANCIER 2006 : 270–272), allèrent jusqu'à menacer la ville de Babylone à l'été 125 (AD 3 -124 A, r. 5').

40 La chronique historique la plus récente, la *Chronique de l'Euphrate* (BCHP 20), renvoie à des événements datables de ca. 94 av. J.-C. Le dernier « journal astronomique » date quant à lui de 61 av. J.-C. (AD 3 -60). Les sources cunéiformes postérieures sont exclusivement de nature astronomique.

41 Cf. Justin, XLII, 4, 2.

42 L'expression est empruntée au titre d'un article de M. Geller, « The last wedge » (1997). La tablette cunéiforme la plus récente conservée à ce jour est un almanach astronomique daté de 75 ap. J.-C. (SACHS 1976).

43 Cette meilleure adaptation du support à l'écriture jouait surtout un rôle pour les documents sur peau et les papyrus. La tablette de bois recouverte de cire convenait pour sa part à la fois aux écritures incisées comme le cunéiforme et aux écritures tracées comme le grec ou l'araméen (cf. CLANCIER 2009 : 239–245).

44 Malgré sa pérennité sur le long terme, la tablette d'argile était friable, et constituait à court terme un support moins pérenne que la peau ou le papyrus. Les textes akkadiens les plus importants devaient ainsi être régulièrement recopiés sur de nouvelles tablettes pour pouvoir être conservés : l'indication fréquente, dans les textes copiés de tablettes plus anciennes, de la présence de cassures (*hīpu* en akkadien) empêchant de recopier le texte original, témoigne de cette fragilité du support d'argile.

climat irakien n'a pas permis la conservation de ces supports, entraînant ainsi la perte de l'ensemble des archives administratives de la Couronne et des institutions locales, de la quasi-totalité des archives privées et d'une portion non négligeable de la documentation des sanctuaires⁴⁵. Seules les *bullae* et *cretulae* d'argile qui scellaient ces documents ont survécu au passage du temps. Plusieurs dizaines de milliers de ces objets ont été mis au jour en Basse-Mésopotamie, principalement sur les sites de Séleucie-du-Tigre et d'Uruk. Ces scellements constituent notre seul témoignage direct de l'ampleur de cette perte irrémédiable⁴⁶. En l'absence de ces documents, l'historien doit se résoudre à étudier la période à travers le judas déformant des sources cunéiformes, dont il est impératif de prendre en compte la spécificité sous peine de graves erreurs méthodologiques. L'entreprise est encore compliquée par le fait que la quantité et la diversité de ce corpus a tendance à diminuer avec le temps, pour finir par s'éteindre au début de notre ère⁴⁷. Les données archéologiques et numismatiques, auxquelles s'ajoutent quelques inscriptions grecques⁴⁸, ne complètent que fort imparfaitement ce tableau nécessairement partiel de l'histoire de la Basse-Mésopotamie aux époques hellénistique et parthe.

La documentation cunéiforme hellénistique et parthe

Il serait pourtant injuste de qualifier la situation documentaire babylonienne d'indigente. Les milliers de tablettes cunéiformes akkadiennes mises au jour dans

45 Bien qu'aucun texte inscrit sur support souple n'ait été mis au jour en Babylonie même, ses marges immédiates ont livré quelques documents de ce type, à l'image des textes trouvés à Doura-Europos sur le Moyen-Euphrate (WELLES / FINK / GILLIAM 1959) ou à Avroman dans la vallée de la Diyala (MINNS 1915 ; UNVALA 1920).

46 À Séleucie-du-Tigre, les fouilles américaines entreprises durant l'Entre-deux-guerres ont mis au jour environ 250 de ces objets dans un quartier d'habitation (MCDOWELL 1935). Dans les décennies 1960 et 1970, les fouilles italiennes menées sur le site ont complété ce corpus par la découverte de plus de 25 000 *bullae* et *cretulae* dans le bâtiment des archives de la ville (BOLLATI / MESSINA / MOLLO 2004). À Uruk, c'est dans l'enceinte des sanctuaires suméro-akkadiens du Bīt Rēš et de l'Irigal que les fouilleurs allemands ont mis au jour plus de 1 000 de ces objets (ROSTOVITZ 1932 ; LINDSTRÖM 2003). Quelques scellements ont également été retrouvés sur le site de la forteresse parthe de Nippur (GIBSON 1994), dans le sanctuaire de l'Ebabbar de Larsa (LECOMTE 1987 : 233–235) et en divers endroits de la ville de Babylone (WETZEL / SCHMIDT / MALLWITZ 1957 : 43–45). L'étude de ces scellements est aujourd'hui une discipline en plein renouvellement, qui jette une lumière inédite sur l'histoire de la Babylonie hellénistique. Sur ces questions voir notamment, en plus des titres déjà cités, MOLLO 1996 ; INVERNIZZI 2003 ; MESSINA 2005.

47 Sur la disparition de la documentation cunéiforme, voir CLANCIER 2009 : 233–255. Sur la survivance possible de la culture suméro-akkadienne aux premiers siècles de notre ère, voir GELLER 1997 : 43–64 et WESTENHOLZ 2007 : 292–309.

48 La documentation épigraphique grecque de Babylonie, qui date pour l'essentiel de l'époque parthe, a été republiée dans CANALI DE ROSSI 2004 : 47–86.

la région constituent en effet un corpus exceptionnel pour l'histoire de la période, dont la richesse est dépassée seulement par les sources de l'Égypte lagide⁴⁹.

Typologie des sources

Ces documents peuvent se décomposer en trois catégories : textes littéraires et savants, documents administratifs et actes juridiques⁵⁰.

Textes littéraires et savants

Le corpus cunéiforme littéraire et savant s'inscrivait dans une tradition millénaire de conservation et d'enrichissement des sciences et lettres suméro-akkadiennes par le personnel lettré des sanctuaires. On y trouve notamment des hymnes, des textes rituels, des épopées, des exercices mathématiques, des traités médicaux, des conjurations, des séries divinatoires ou encore des listes lexicales. Cette documentation s'avère toutefois bien souvent difficile à dater, et n'intéresse pour cette raison que très indirectement notre sujet.

Le domaine des sciences astronomiques, qui entre dans cette catégorie, mérite néanmoins une attention particulière. Cette discipline, dont les racines remontent à l'époque néo-assyrienne, connut en effet un essor sans précédent au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. La documentation cunéiforme astronomique d'époque hellénistique est de ce fait extrêmement riche, entre almanachs, horoscopes, calculs astronomiques, rapports d'observations planétaires ou de phénomènes célestes. Mais ce sont surtout les « journaux astronomiques » de l'Esagil de Babylone qui constituent la source la plus précieuse pour notre connaissance de l'histoire événementielle de la période⁵¹ : ces documents présentent en effet, pour chaque mois, une série d'observations astronomiques, à la suite desquelles on trouve des données concernant les variations du niveau de l'Euphrate, la valeur de certaines denrées, les problèmes rencontrés par les récoltes, ainsi que des notices relatives à l'actualité politique de la région⁵². Il semble que ces notices aient four-

49 Il demeure impossible d'estimer précisément la quantité de documents cunéiformes hellénistiques et parthes entreposés à ce jour dans les différents musées de la planète : le nombre de textes répertoriés et datables avec certitude de cette période s'élève à environ 5 000 (dont un peu plus des deux-tiers sont publiés à ce jour) mais il existe plusieurs milliers de copies et de commentaires de textes littéraires et savants non datés, qui furent vraisemblablement eux aussi rédigés durant cette période. Selon des estimations récentes, leur nombre pourrait dépasser la dizaine de milliers pour la seule bibliothèque du sanctuaire de l'Esagil à Babylone (cf. CLANCIER 2009).

50 Pour une introduction claire à ces sources, voir OELSNER 2003. Pour une étude exhaustive de cette documentation, voir OELSNER 1986.

51 Ces documents ont été édités en trois volumes par A. Sachs et H. Hunger (1988 ; 1989 ; 1996). Ils sont en général désignés par l'acronyme *AD*, abréviation d'*Astronomical Diaries*.

52 Ces notices historiques ont été compilées dans DEL MONTE 1997. Sur leur fonction dans les journaux astronomiques, voir PIRNGRUBER 2013.